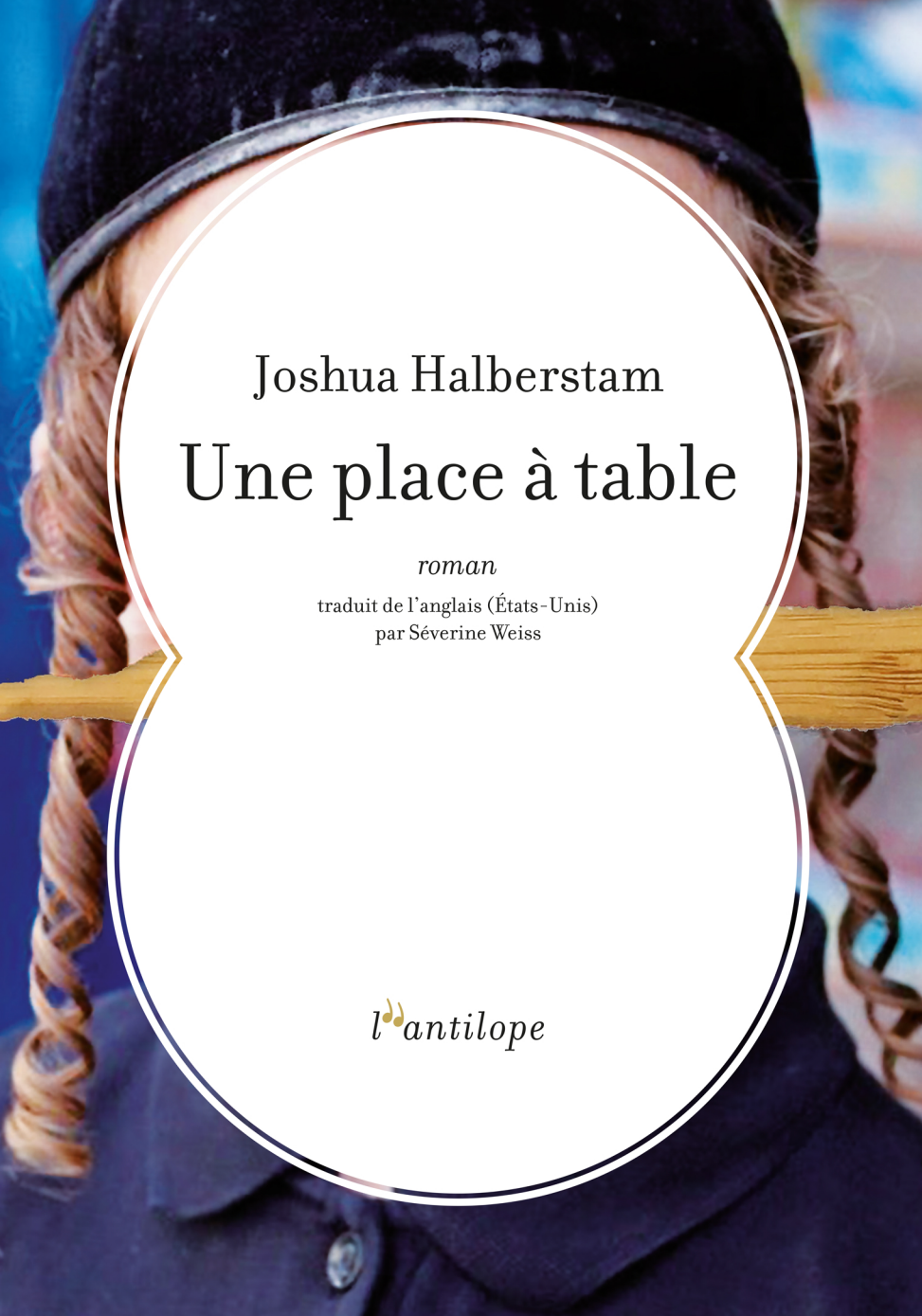




Joshua Halberstam

Une place à table

roman

traduit de l'anglais (États-Unis)
par Séverine Weiss

l'antilope

Une place à table

Ouvrage publié avec le concours
du Centre national du livre pour la traduction.

La publication de cet ouvrage a reçu
le soutien de l'Institut Alain de Rothschild.

Design de couverture, conception graphique
et réalisation des pages intérieures : Cédric Ramadier

Image de couverture : Cédric Ramadier / D.R.

Édition : Anne-Sophie Dreyfus

www.editionsdelantilope.fr

Édition originale parue sous le titre :
A Seat at the Table

Copyright © 2009 by Joshua Halberstam

© Éditions de l'Antilope, Paris, 2018, pour la traduction française

Joshua Halberstam

Une place à table

roman

traduit de l'anglais (États-Unis) par Séverine Weiss

l'antilope

*Le Talmud dit : « Si quelqu'un
prétend qu'il cherche et ne trouve
pas, ne le croyez pas. » Pourquoi ?
Parce que l'essence même de la
découverte, c'est la recherche en
tant que telle.*

Reb Menachem Mendel de
Kotsk

*N'essayez pas de suivre les traces
des sages. Cherchez ce qu'ils
cherchaient.*

Basho

- L'explication de mots propres à la culture juive se trouve en fin d'ouvrage.
- Les mots en français dans le texte original sont en italique.

1

*Je préfère désirer ce que je possède
que posséder ce que je désire.*

Rabbi Pinhas de Koretz

Tout péché digne d'être commis naît dans l'excitation et la crainte, ces faux jumeaux qui cheminent côte-à-côte, en se tenant prudemment par le bras.

On en était au moment de l'office qu'Elisha préférait, en ce jour de fête, celui où les *cohanim* – les prêtres, descendants d'Aaron – bénissent les fidèles. Il avait toujours aimé le caractère théâtral de ce rituel antique, s'imaginant au milieu de la foule dans la cour du Temple, vêtu d'une tunique blanche comme les Israélites des Bibles illustrées. Les autres rêveurs de la petite synagogue hassidique redevenaient attentifs, eux aussi. De tous côtés, les conversations privées s'arrêtèrent brusquement, chaque bavard assurant à son voisin qu'il en reprendrait le fil à peine l'office achevé. Tous les hommes de la congrégation se levèrent d'un seul mouvement.

Parce que la loi interdit d'observer les *cohanim* pendant la bénédiction, les hommes mariés se couvrirent

le visage de leur *talith*, leur châle de prière, et ceux qui, n'étant pas encore mariés, n'en avaient pas, abaissèrent leur chapeau noir sur leur front incliné. Les enfants qui s'amusaient dehors à lancer des noisettes sur le mur de la *shul* se précipitèrent à l'intérieur pour se blottir sous le *talith* de leur père : les châles, transformés en tentes, empêchaient ceux qu'ils abritaient de regarder par-dessus, et les autres de voir ce qui se passait dessous. Le frère cadet d'Elisha et sa plus jeune sœur s'accroupirent sous le dais improvisé de leur père, en gloussant et jouant des coudes – sa sœur se montrait particulièrement pressée, parce que, elle le savait, dans un an ou deux elle ne pourrait plus assister aux offices depuis la section des hommes. Même à quelques mètres de distance, Elisha percevait l'odeur mâle et musquée du *talith* de son père, sa laine grossière jaunie par le temps, ses broderies argentées qui chatoyaient sous la lumière du néon. Son père, d'un air taquin, lui fit signe de rejoindre son frère et sa sœur. Il aurait bien aimé. Parce que là-dessous, à l'abri de cet auvent en laine, la joue posée contre la barbe flottante de son père, Elisha se sentait plus en sécurité que n'importe où au monde.

Mais il était grand maintenant, il aurait bientôt dix-sept ans. Il resta donc à l'écart et inclina la tête comme les autres.

« *Cohanim*, cria le chantre, pour attirer l'attention des prêtres.

– *Yevorekhakha*», répondirent-ils d’une seule voix.

Elisha décida de les regarder à la dérobée. Par le passé, il en avait déjà eu envie – une bouffée de curiosité espiègle qui, à son grand soulagement, se volatilisait au dernier moment. Mais cette fois, c’était différent, il irait jusqu’au bout. Il lui suffisait de tendre le cou et de jeter un coup d’œil, un rapide petit coup d’œil... Même Dieu, avec un peu de chance, ne s’en rendrait pas compte. Elisha scruta la salle. Toutes les épaules étaient voûtées, tous les yeux clos ou rivés au sol. Seul son grand-père, le rebbe, le chef spirituel de la congrégation, se tenait droit, une main raide le long du corps, l’autre posée sur le mur est.

Elisha leva les yeux vers l’arche. Six *cohanim* se tenaient alignés, pieds nus ou en chaussettes, et tendaient les bras à l’horizontale, de manière à former deux V de leurs mains dressées, en écartant le majeur de l’annulaire. Elisha reconnut les chaussettes rouges. C’était celles de Solly Roitman, un turbulent garçon de dix-huit ans, déjà arrêté par deux fois pour vol à l’étalage, et néanmoins habilité à bénir les autres, en raison de son ascendance de *cohen*. Elisha se sentit soulagé, car les *cohanim* ne pouvaient se rendre compte qu’il les observait. Leur vue, elle aussi, était entravée par le châle de prière leur couvrant le visage. Pendant la cérémonie, seules les voix permettaient de relier ceux qui bénissaient à ceux qui étaient bénis.

Un coup d'œil fugace – un moment éternel et fugace à la fois. Ce qu'il avait vu était sans importance ; mais qu'il eût regardé en avait beaucoup. Un frisson le parcourut des pieds à la tête. D'accord, ce n'était là qu'un délit mineur, une brouille, vraiment – mais n'était-il pas un hassid, un juif acceptant le joug de la Torah jusqu'au dernier iota de sa Loi ? Pourquoi, dans ce cas, avait-il cet irrésistible désir de transgression ? Dans quelles profondeurs de son être prenait-il naissance ? Elisha toucha ses *payès*, les boucles qui lui encadraient les joues, pour s'assurer que son visage ne s'était pas soudain transformé en celui d'un pécheur.

Il décela un mouvement près de lui. Il se tourna et aperçut l'oncle Shaya, qui le fixait. Leurs regards se croisèrent, l'oncle sourit et inclina la tête, lentement et sans équivoque ; puis, calme et placide, il se tourna pour observer les prêtres.

Elisha répondit au dernier amen, souhaita une bonne fête à son père et à son grand-père, puis sortit se mêler aux bavardages qui suivaient les prières. De petits groupes de femmes exhibaient leurs plus beaux atours et, avec la même nonchalance feinte, leurs filles presque en âge de se marier. Les hommes étaient réunis par cercles de trois ou quatre ; certains évoquaient les nouvelles entreprises commerciales de Boro Park – une enclave juive de Brooklyn en plein essor –, d'autres donnaient des conseils au président Nixon

sur la façon de déjouer les ruses d'Ho Chi Minh. Les discussions étaient régulièrement interrompues par les cris de jeunes garçons – ils n'avaient pas encore fait leur bar-mitzvah – qui lançaient des ballons de basket contre le porche du bâtiment voisin. Elisha s'arrêta pour écouter discrètement deux rabbins débattre d'un problème de loi juive qui enflammait alors les esprits : fallait-il autoriser l'insémination artificielle ? Quelques timides étudiants de la *yeshiva* s'étaient massés non loin de là, troublés et fascinés par les sous-entendus du sujet.

Les amis d'Elisha, rassemblés sur le trottoir d'en face, ne discutaient ni des affaires internationales ni de la loi juive, mais du coup d'envoi, la veille au soir, de la saison de baseball. Il comprit, à leur air maussade, que le compte rendu de Zanvel n'annonçait rien de bon. Les jours de fête, Zanvel – même les enfants l'appelaient par son prénom – alimentait de manière inexplicable la synagogue en résultats de baseball, alors qu'il était interdit d'allumer la radio ; la source de ses informations, toujours parfaitement exactes, constituait un mystère tenace – une autre énigme propre à ces hassidim européens privilégiés qui atteignaient les rives de l'Amérique avec le mode d'emploi en poche.

Zanvel accueillit Elisha d'une vigoureuse tape dans le dos. « *Nu, boytshik*, qu'est-ce que tu dis de ça ? Tes Mets, cette équipe de bons à rien qui est la nôtre, ont

perdu quatre à un.» La respiration sifflante, Zanvel exposa les lamentables détails, en se tambourinant la poitrine dans un bruit sourd. «Vous n'avez pas dû assez prier», dit-il en pointant du doigt chacun des garçons. Pour toute réponse, ils gloussèrent, rejetant l'idée impie d'implorer le Maître de l'Univers de venir en aide à leur équipe de baseball bien-aimée – même si, en vérité, ils lui avaient déjà glissé en hâte quelques supplications en faveur de la grande cause. Après tout, c'était une bonne année pour les miracles : deux mois plus tôt, les hommes avaient marché sur la Lune. Elisha et ses amis relevèrent le bord de leur chapeau et se mirent à échafauder la composition idéale de l'équipe pour le match du lendemain. Aucun d'eux ne vit oncle Shaya s'approcher.

«Elisha, tonna oncle Shaya, en s'adressant à l'assemblée. J'ai une devinette pour toi sur ceux qui regardent en douce les *cohanim* pendant la bénédiction.»

Ne fais pas ça, l'implora Elisha en son for intérieur. Ne m'humilie pas... Ne transforme pas cette sottise de gamin en sketch comique. Il se mordit la lèvre inférieure, se demandant ce qui allait suivre. On ne pouvait jamais savoir, avec son oncle.

«Maintenant, réfléchis bien, poursuivit oncle Shaya, d'une voix ample et impérieuse. Supposons que ton œil droit devienne aveugle, la première fois que tu regardes les *cohanim*. Et que la deuxième fois, ce soit

ton œil gauche qui perde la vue. Que se passe-t-il la troisième ?

– Oh, franchement, c'est trop facile ! répondit Elisha du tac au tac, surpris que personne à part lui n'eût compris l'astuce.

– Je t'écoute.

– On ne peut pas regarder une troisième fois, puisqu'on est déjà aveugle. »

Elisha poussa un soupir de soulagement. Son oncle voulait le taquiner, mais aussi le rassurer : leur transgression commune resterait leur secret.

« Tu as raison, c'était beaucoup trop simple, approuva oncle Shaya. Mais je t'aurai la prochaine fois. Je te piégerai quand tu t'y attendras le moins.

– Ou alors, c'est moi qui te piégerai, répondit Elisha avec un petit rire.

– Peut-être bien », admit oncle Shaya, dans un large sourire aussitôt réprimé.

Il resta silencieux un moment, la tête ailleurs, avant de s'adresser de nouveau à son neveu.

« Ah oui, j'étais venu te demander si tu pouvais garder les enfants demain soir. »

Elisha était ravi à l'idée de gagner un peu d'argent et de bénéficier de quelques heures de solitude. Surtout, il avait hâte de retrouver le merveilleux trésor qu'il avait découvert lors du dernier baby-sitting chez son oncle.

Comme tous les membres de la longue lignée familiale d'Elisha, aux multiples ramifications, oncle Shaya était le rejeton de rebbes hassidiques. Mais Elisha avait deviné, dès son plus jeune âge, qu'oncle Shaya n'était pas comme les autres. Comment expliquer sinon les soupirs perplexes de ses proches quand l'oncle quittait la pièce ? Seul le père d'Elisha accueillait son beau-frère avec un indéniable plaisir. Tous deux s'enfermaient dans le bureau d'où ils ne ressortaient que des heures plus tard en faisant tourbillonner la poussière au-dessus des piles de livres religieux qui emplissaient la pièce. Ils se congédiaient l'un l'autre d'un petit geste de la main, l'un gloussant : « Ah, tu es incapable de comprendre une ligne de commentaire », l'autre répliquant : « Et toi tu crois que tes borborygmes sont un argument. » Une admiration mutuelle se lisait alors sur leurs visages.

En plus d'être son oncle par alliance, Shaya était lié à Elisha par diverses branches ancestrales. Depuis le début du hassidisme, au milieu du xvii^e siècle, les petits-enfants des chefs du mouvement n'épousaient que leurs semblables – des aristocrates hassidiques –, créant ainsi un rhizome de liens ; les parents d'Elisha étaient eux-mêmes par deux fois cousins issus de germains, et par quatre fois cousins au troisième degré. Elisha s'efforçait de suivre la conversation quand ses cousins, autour de la table de shabbat, démêlaient l'écheveau de leur lignage ; mais il se lassait vite de ces innombrables

entrelacs. Il connaissait le nom des grandes dynasties hassidiques dont il était issu, et c'était à peu près tout. Oncle Shaya se joignait rarement à ces plongées en eaux profondes, préférant s'exiler dans le salon avec un traité du Talmud.

Il était également adepte d'écrits profanes. Dans son attaché-case plein à craquer, un roman ou un livre d'histoire contemporains cohabitaient avec un texte religieux. Mais sa penderie trahissait plus encore la dualité de son existence. Dans les années d'immédiate après-guerre, quand les hassidim vinrent se réinventer en Amérique, il était banal de changer de garde-robe : la famille immigrée d'Elisha, maillons plus faibles de cette chaîne dorée de traditions, oscilla alors entre les uniformes religieux noirs d'avant la Shoah et la mode aux couleurs vives du Nouveau Monde. Mais quand le balancier s'immobilisa, des décennies plus tard, rares furent ceux qui conservèrent leur tenue moderne.

Oncle Shaya, quant à lui, préserva simultanément les deux modes de vie et de pensée. Au shabbat et pendant les fêtes, il portait une *bekeshe*, le long pardessus de soie noire des hassidim ; en semaine, il revêtait des costumes Brooks Brothers dernier cri, des chemises impeccables, des pochettes monogrammées, des cravates portant l'étiquette de grands couturiers, et ne se chaussait qu'en Bally – « parce que, disait-il, je suis debout toute la journée, tous les jours de l'année ». Il se taillait la barbe

de sorte qu'elle souligne sa tenue pieuse tout en agré-
mentant d'une touche canaille ses vêtements au goût du
jour. Impossible de ne pas s'interroger : était-il à l'aise
sous ces deux apparences, ou ne l'était-il sous aucune
des deux ?

« Tu tombes bien, lança tante Malka au reflet d'Elisha
dans le miroir. Ton oncle est en train de lire dans la
voiture. » Sans se retourner, elle continua à ajuster son
shaytl, la perruque que portent les femmes hassidiques
après leur mariage. « Ça fait dix minutes qu'il est sorti.
Cet homme n'a vraiment aucune patience. »

Elisha entra dans le salon, pressé que sa tante s'en aille
elle aussi.

« Tu as vu comme c'est simple d'être blonde, ajouta
tante Malka d'un ton morne.

– Ça te va bien. » Elisha était incapable de dire si
c'était vrai ou non. Il se demanda à quoi ressemblait
sa propre mère sous sa perruque ; la dernière fois qu'il
avait vu ses vrais cheveux, il n'était encore qu'un enfant.

« Ça ne devrait pas être trop difficile pour toi ce soir,
reprit tante Malka, sans cesser d'arranger son postiche.
Leya dort à poings fermés. Et Yankel ne devrait pas tar-
der à trouver le sommeil.

– Tout va bien se passer, répondit-il.

– Le mariage a lieu à Williamsburg, ajouta sa tante,
en boutonnant enfin son manteau. Une jeune femme

hassidique qui travaille avec moi. Enfin, quand je dis une femme... Elle a eu dix-huit ans il y a quinze jours. C'est de la folie, si tu veux mon avis, mais ça se passe comme ça de nos jours. Comme avant en Europe. Elle est charmante, cela dit. Et très pieuse. Je parie que la *mekhitza* sera gigantesque, un mur de fleurs de trois mètres de haut pour séparer les hommes des femmes. »

Elisha acquiesça. « Les règles se durcissent à vue d'œil, tu ne trouves pas ? » Pour couper court à la conversation, il se mit à jouer avec une orange trouvée dans la coupe de fruits.

Cinq minutes plus tard, sa tante lui souhaita une bonne soirée d'un petit geste de la main. Elisha se rendit sur la pointe des pieds dans les chambres du fond, vérifia que les enfants dormaient, puis regagna le salon en hâte. Il se campa devant le bahut qui occupait les trois quarts du mur – le type de meuble que l'on retrouvait dans tous les foyers de Boro Park –, où étaient exposés en vitrine les indispensables chandeliers en argent, les coupes ciselées du *kiddoush*, ainsi qu'une boîte à épices en forme de tourelle. Diverses miniatures en cristal se serraient sur un plateau en argent.

Sur l'étagère du haut, une photographie de mariage dans un cadre doré trônait au milieu d'images du pays d'avant. Elisha en prit deux et les regarda de plus près. Sur la première, tante Malka était une magnifique adolescente aux cheveux auburn tombant en cascade

dans son dos ; elle était entourée de son frère aîné, le père d'Elisha, et de trois enfants plus jeunes – deux filles aux yeux noisette et, au centre, un garçon aux petits yeux sombres et aux épaisses papillotes. Les deux petites filles, ces tantes qu'Elisha ne connaîtrait jamais, étaient mortes à Auschwitz ; le petit garçon avait été assassiné ailleurs – une histoire atroce, dont certains éléments demeuraient obscurs, circulait concernant sa mort. Avrumi – Avruhum Yitzkhok –, le petit frère d'Elisha, avait été nommé d'après cet enfant, et la Leya de tante Malka d'après l'une des deux petites filles, Leah Shprintza. Les nouveau-nés des familles hassidiques avaient beau recevoir deux ou trois prénoms en mémoire de leurs parents morts, c'était à peine suffisant pour commémorer toutes les âmes assassinées. Elisha trouvait étrangement réconfortant de porter le nom de personnes mortes quand elles étaient adultes, et non en bas âge : Elisha, le père de son père, n'avait réussi à échapper à la partie russe de la Pologne que pour être envoyé à Samarcande, où il mourut lors d'une épidémie de typhus ; quant à Shimon, son deuxième prénom, il le tenait du grand-père de sa mère, qui mourut à un âge avancé dans le ghetto de Lodz.

Elisha observa la seconde photographie. Oncle Shaya, le quatrième de six enfants, était aisément reconnaissable, avec ses petits yeux vifs et ses lourdes paupières affaissées près des tempes. De toute évidence, le petit

garçon n'est pas content de poser pour ce portrait de famille : il penche la tête de côté, fuyant l'appareil. Juste derrière, austère et méfiante, sa mère lui agrippe le cou, l'obligeant à regarder droit devant lui.

Elisha reposa les clichés sur l'étagère et inspecta les ouvrages rangés de part et d'autre de la partie centrale du bahut. D'un côté se trouvaient les textes religieux de base, le Pentateuque et ses commentaires, une collection en seize volumes du *Talmud* et du Code de Maïmonide. De l'autre côté de cet univers clivé étaient rangés les ouvrages profanes : *La Fureur d'aimer*, *Le Docteur Jivago*, *Autant en emporte le vent*, *Only in America*, *Le Troisième Reich : des origines à la chute*, ainsi qu'un récit d'aventures échevelées, *Kon-Tiki*, le seul qu'il avait lu.

Elisha estima qu'il avait assez attendu, et fait montre de suffisamment de retenue ; il se mit à fouiller derrière une rangée de revues, sur l'étagère la plus basse, et ne tarda pas à trouver ce qu'il cherchait : le livre qu'il avait soigneusement remplacé là trois semaines plus tôt. Il effleura la couverture brune et austère au titre étrange : *Tropique du Cancer*. En dessous, la mention *Édition non expurgée*, annonçait clairement qu'il ne s'agissait pas d'un manuel scolaire sur les latitudes septentrionales.

Le corps d'un garçon de dix-sept ans a de la curiosité à revendre ; et grâce à ces pages aguicheuses, Elisha trouvait à se satisfaire. Ce qui l'attendait, ce

n'était pas de furtifs coups d'œil sur un *Playboy* feuilleté en hâte à la confiserie du bout de la rue, ni de brefs fantasmes suscités par les graffitis vulgaires du métro de la 50^e rue – ou, de manière plus incarnée, par les jeunes Italiennes du lycée de New Utrecht, superbement oubliées des restrictions liées à la pudeur féminine. Là, dans les ruelles miteuses du Paris de Henry Miller, il croisait mendiants et putains qui buvaient et couchaient brutalement et sans honte. Tout était si mystérieux, si merveilleusement interdit. Elisha s'allongea sur le tapis, et son imagination s'enflamma au-delà de l'imaginable. Qui l'eût cru ? On pouvait aussi lire avec la peau.

Il n'entendit pas oncle Shaya entrer dans la pièce.

« Intéressant, ce livre, pas vrai ? »

Son oncle lui lança le même sourire de conspirateur qu'à la *shul* le matin même. Elisha, troublé, se releva en hâte.

« Je ne t'ai pas entendu entrer. »

Oncle Shaya le regarda en plissant un œil. Elisha reprit :

« Je parcourais ta collection de livres et je suis tombé sur... »

– Sur quoi ?

– C'est... euh... assez cru. »

Elisha rougissait, il en était sûr. Tout effort pour se montrer impassible demeurerait vain.

« Cru ? Il faut voir plus loin que ça. »

Oncle Shaya prit le livre des doigts frémissants d'Elisha et le tint en l'air. «La plupart des gens, y compris ta tante Malka, avec son diplôme d'assistance sociale et ce qui s'ensuit, ne voient que le sexe – rien de mal à ça non plus, remarque. Ah, les étiquettes! Des camisoles mentales.»

Elisha haussa les épaules, ne sachant que répondre.

«Ils appellent ça un livre cochon, poursuivit oncle Shaya, tout en calant sa corpulente silhouette dans le fauteuil cubique face à Elisha. Le saint Baal Shem Tov rappelait souvent ceci à ses étudiants : “Même le corps d'un saint est fait de chair.”» Il feuilleta le livre, l'œil attiré par une phrase ici ou là. «Ces personnages se comportent de manière viscérale, tu ne trouves pas?»

Oncle Shaya parlait anglais avec un fort accent d'Europe de l'Est, non qu'Elisha sût ce que voulait dire «viscérale» même si son oncle ne l'avait pas prononcé «fiscérale», mais son intonation était étrangement proche de celle du professeur préféré d'Elisha, quand il assommait la classe avec un texte de Hawthorne.

D'un geste souple, oncle Shaya prit une Pall Mall dans la poche gauche de sa veste et extirpa de la poche droite de son gilet un briquet en or, sans cesser de parler, enflammé par son sujet. Elisha avait-il déjà entendu parler des écrivains américains exilés à Paris? Avait-il lu Hemingway? Dostoïevski, au moins?

« Jeune homme, si tu comptes sur tes profs, tu n'apprendras jamais rien.

– En fait, mon professeur d'anglais nous a fait lire des nouvelles américaines, et...

– Oui, oui, d'accord », l'interrompit oncle Shaya, en effleurant distraitemment le sobre tissu en tweed de son fauteuil – un contrepoint spectaculaire au canapé voisin recouvert de chintz, protégé par un plastique transparent. C'était manifestement son siège, son choix. Il croisa les jambes, posa des yeux rêveurs sur quelque objet au loin, et tira une ultime bouffée de sa cigarette.

« Faut que j'y aille, dit-il en sursautant, comme s'il sortait de dix années d'un long sommeil. Je dois rejoindre une tablée d'hommes ennuyeux racontant des histoires ennuyeuses sur leurs vies ennuyeuses. Je suis repassé parce que j'ai oublié mon chéquier, un bon prétexte pour m'échapper un petit moment – sauf que, maintenant que j'y pense, j'ai failli l'oublier encore une fois. Ce que je veux te dire, Elisha, c'est que tu as le droit de lire ce que tu veux. Ne tiens pas compte de ce qu'on te dit. Lis ce que tu veux. Absolument tout ce que tu veux. Comment faire, sinon, pour vivre plusieurs vies en une seule ? » Il rendit le livre de Henry Miller à Elisha. « Malheureusement, je ne crois pas que je puisse te le prêter.

– Je ne crois pas non plus », répondit Elisha, sachant pourtant où il allait le cacher.

Oncle Shaya perçut la déception de son neveu. « Désolé, dit-il, mais tu sais bien que ça nous attirerait des ennuis à tous les deux. »

Devant la porte, oncle Shaya pivota sur ses talons. « Encore une chose. Nous – et quand je dis nous, je veux dire surtout nous, les juifs –, nous oublions que la vie ne se vit pas que dans la tête.

– Je garderai ça à l'esprit. Et dans mon corps aussi », répliqua Elisha, suscitant un gloussement jovial de son oncle.

Les élans du désir viennent toujours se briser sur les récifs du licite. Henry Miller était de la littérature, désormais. Était-ce là une promotion ou une rétrogradation ? Elisha reposa le livre dans son coin retiré, derrière la rangée des *Physical Reviews* et des cinq exemplaires offset de « L'intérêt d'une méthode d'analyse de l'écoulement subsonique fondée sur l'origine des pulsations harmoniques », par le docteur Shaya Rabinowitz.

Dans la tribu juive d'Elisha, originaire d'Europe de l'Est, l'intelligence jette un voile de clémence sur nombre de péchés. Si d'autres talents marquent des points – l'aptitude au dessin, l'éloquence, et assurément le sens des affaires –, rien, pas même une disposition à la piété, ne peut égaler l'habileté intellectuelle. Le jeu d'échecs engendre des prodiges, et tout le respect qui s'ensuit (Elisha pouvait nommer une demi-douzaine de

personnes affirmant avoir fini ex-aequo avec le grand maître orthodoxe Samuel Reshevsky) ; la musique a ses génies (Heifetz, quoique juif assimilé, relevait de l'aristocratie dans l'échelle de vénération de la mère d'Elisha) ; de même que les mathématiques et les sciences (pures et d'une admirable rigueur) ; et bien sûr le Talmud, voie royale du raisonnement, mais aussi de l'érudition religieuse. Les compétences d'oncle Shaya, à la fois dans le domaine de la Torah et de l'astrophysique, renvoyaient aux légendaires scientifiques érudits du Moyen Âge – une espèce disparue à l'ère moderne. Mais c'était ça, l'Amérique : il s'y créait toutes sortes d'hybrides.

Ce fut ainsi qu'Elisha, pur produit américain d'un Brooklyn en plein essor, demanda à son oncle Shaya, pur produit polonais du hameau de Zmigrod, de lui enseigner l'Amérique. De dévoiler ses bienfaits, de déployer ses perspectives. Elisha était un élève enthousiaste, et son oncle savoura ce défi.

La tâche s'avérait ardue. La ville – tout le monde désignait ainsi Manhattan, dans les autres quartiers – avait toujours constitué pour Elisha un territoire interdit, aussi exotique à ses yeux que Bucarest ou Istanbul. Les rares fois où il s'y était aventuré – quand il était petit, un pèlerinage annuel au cirque Barnum & Bailey pendant la Pâque ; un rendez-vous chez un orthodontiste, une incursion dans la 47^e rue, le quartier des diamantaires –,

il s'était émerveillé de la diversité des gens qui se hâtaient dans les rues bondées, gêné de sa propre contribution au spectacle : un petit garçon effarouché aux papillotes glissées derrière les oreilles, arborant un chapeau noir démesurément grand en pleine canicule.

Désormais, il offrait une image plus étrange encore : un jeune hassid dégingandé subjugué par un compotier de Cézanne au musée d'art moderne ; un fils de rabbi en cavale, assis au balcon de l'orchestre philharmonique, en extase devant un concerto de Mozart. Que pensait-on de lui, se demandait-il, de ce type improbable rôdant entre les rayons des librairies de l'East Side avant de reluquer les vitrines de Madison Avenue, ses nouveaux livres sous le bras ? Mais Elisha ne prêtait pas attention aux regards ébahis et curieux. Il n'était rien d'autre, après tout, qu'un fragment éphémère de la mosaïque insensée que constituait New York, une vision saugrenue de plus dans cette mégapole de l'anonymat, où personne n'était un étranger parce que tout le monde l'était.

Il parvenait parfois à convaincre un ami, plus espiègle que la moyenne, de se joindre à l'une de ses expéditions ; mais le plus souvent, il préférait y aller seul. Il livrait un compte rendu enthousiaste de chacune de ses échappées à son oncle, qui lui confiait alors une nouvelle mission. Il y avait des limites, bien sûr. Oncle Shaya aurait bien envoyé son neveu voir un film de Fellini ou de

Bergman, « mais te conseiller un film, ce serait franchir une ligne rouge avec ton père. Je ne suis pas sûr qu'il me fasse confiance. En revanche, il a confiance en toi.

– Je le sais bien », répondit Elisha. Mais pour la première fois, la pensée lui traversa l'esprit qu'il ne la méritait peut-être pas.

Quand Elisha assista à un cours magistral sur la religion à l'Université de Columbia, ce fut tout une aventure. Pour la première fois, il se rendait sur un campus universitaire. Il fut frappé par la majesté, le caractère presque sacré des imposants bâtiments sur lesquels étaient gravés les noms des grands penseurs de l'humanité. Plus surprenant, les étudiants semblaient sérieux et réfléchis, bien loin de la « jeunesse frivole rendue folle par le sexe et la drogue » contre laquelle on l'avait mis en garde à la *yeshiva*. Malgré tout, avait expliqué Elisha à son oncle, l'expérience s'était révélée dérangeante.

« Tu n'as pas croisé beaucoup de hassidim, je parie. »

Ce n'était pas ça. C'était le contenu du cours qui le mettait mal à l'aise. Il n'avait jamais entendu la Bible expliquée grâce à la mythologie sumérienne et à des textes traduits de l'ougaritique, du syriaque et d'autres langues sémitiques. Il se sentait déboussolé. Mais ce qui le perturbait le plus, c'était la séance de questions-réponses : certains prenaient des airs importants, se levaient pour tenir leur propre petit discours. Rien à voir avec la *yeshiva*.

- « Et toi ?
- Je n'ai rien dit.
 - Non, je veux dire, la fac.
 - Moi ? Aller à la fac ?
 - Pourquoi pas ?
 - C'est une idée, répondit Elisha d'un air songeur.
 - Tu t'en sortiras bien.
 - Peut-être. Je finis le lycée cette année. Ensuite, bien sûr, je vais passer un an ou deux à étudier la Torah. Mais après ? On ne sait jamais.
 - Ton père se montrerait réceptif.
 - Tu crois ?
 - Je crois. »

2

*Pour celui qui croit en la bonté du Créateur,
il n'y a pas de questions ; pour celui qui n'y croit
pas, il n'y a pas de réponses.*

Rebbe Yaakov de Radzin

Les pluies s'abattaient, en cette nuit d'automne, avec une fureur digne de la mousson. Même les rares courageux qui osaient se hasarder dans les rues de New York, les bras serrés sur la poitrine et le dos courbé en point d'interrogation, ne tardaient pas à déclarer forfait face à la tempête et à se ruer sous les auvents et les échafaudages. Les rats rejoignaient les chats sous les capots des voitures. Une nuit désastreuse pour tout le monde.

Elisha remonta sa manche et regarda sa montre. Il était vingt-trois heures passées. La pancarte au-dessus de la cabine du guichetier, à la station City College, était sans équivoque : INONDATION - FERMÉ. L'homme derrière la vitre lui fit non de la tête, devant toute requête. « Essayez le bus qui va 125^e rue », conseilla-t-il.

Elisha contempla l'avenue déserte, manquant se faire éborgner par une baleine de son parapluie en loques.

Aucun véhicule à l'horizon. Il releva son col et entama le kilomètre qui le séparait du sud de Broadway, longeant l'immense boulevard de Harlem devenu obscur et flou sous ce déluge égalitariste.

Après le lycée, pendant les dix-huit mois qu'il avait passés à la *yeshiva*, Elisha s'était montré exemplaire dans l'étude. Il restait assis dans la salle d'études dix heures par jour, aiguisant son habileté à analyser le Talmud. Il arrivait tôt aux prières du matin et respectait scrupuleusement les commandements, en fonction de l'heure et de la saison. Ses professeurs étaient certains qu'avec son talent et son ascendance, Elisha était promis à un bel avenir de rabbi et de guide de sa communauté.

Mais ils ne le voyaient pas le soir dans l'intimité de sa chambre, là où d'autres possibilités s'offraient à lui. Elisha n'avait jamais cessé de songer aux quartiers si animés de New York qu'il avait découverts autrefois, et souhaitait toujours goûter à ce qu'ils offraient de moderne. Tard le soir, derrière sa porte close, il assouvissait sa curiosité. Il lisait vite, et beaucoup : William Burroughs et Saul Bellow, Hermann Hesse et Ernest Hemingway, des biographies de penseurs juifs du Moyen Âge, mais aussi des biographies de politiciens et de voyous de son siècle. Un intérêt inattendu pour la cosmologie et la polémique autour du Big Bang l'occupa plusieurs mois

durant, au son de grands concertos pour violon, jusqu'à ce que le tourne-disque Victrola succombe d'épuisement. Un soir d'audace, Elisha prit même place dans la dernière rangée du Film Forum pour une projection de *Fellini Roma*, depuis peu dans les salles.

Il avait commencé la fac au second trimestre de l'année précédente, s'inscrivant à deux cours, deux soirs par semaine – lente immersion en eaux inconnues. Ces incursions intellectuelles dans le monde profane l'aidaient à se préparer aux disciplines de la fac, mais pas aux libertés qu'elle offrait. Il devint un étranger en terre totalement étrangère. Il s'asseyait au fond de la salle, attentif et silencieux, complexé par sa kippa en velours noir et ses papillotes soigneusement passées derrière ses oreilles. Il avait parcouru de fond en comble le programme de l'université, regrettant de ne pouvoir étudier la moitié des enseignements proposés, et s'était inscrit à trois cours du premier trimestre, soit trois soirs par semaine. Quelques jours auparavant, pendant un cours d'anthropologie, il avait décidé de sortir de cette ombre, qui pesait sur lui comme ses vêtements noirs. Il voulait poser des questions sur les cultures lointaines qu'il avait étudiées, partager ses réflexions sur ce qui montrait qu'elles n'étaient pas si éloignées, après tout. Dans sa serviette, ce soir de pluie, il transportait deux ouvrages anonymes sur les rituels des tribus subsahariennes.

C'était la deuxième fois cette semaine-là qu'il rentrait de la fac à minuit – une heure parfaitement impie, pour un pieux élève de la *yeshiva*. Une fois de plus, il s'était plongé dans des ouvrages d'anthropologie à la bibliothèque universitaire, et les heures avaient filé sans même lui taper sur l'épaule pour l'en avertir.

La fille s'y trouvait elle aussi, assise sur la même chaise et à la même table que la fois précédente. Elle griffonnait dans son carnet, repoussant distraitement ses longs cheveux blond vénitien quand ils venaient caresser la page. Elisha s'était placé dans un espace vide derrière les rayonnages. De là, il pouvait la regarder sans qu'aucun obstacle ne lui bouche la vue. Mais sa mission de reconnaissance avait subitement pris fin quand, se penchant trop bas, il avait heurté de la tête une étagère et que son chapeau avait atterri en virevoltant au beau milieu de la pièce.

« Ça va ? demanda la fille, tandis qu'il se précipitait pour récupérer le feutre noir.

– T-t-tout va bien, balbutia-t-il. Mon chapeau a co-co-cogné dans...

– Oui, c'est dangereux de se frotter aux bouquins. » Son sourire creusa une fossette dans l'une de ses joues.

Elisha blêmit, certain qu'elle l'avait observé en train de l'observer.

Elle désigna le bow-window plongé dans la pénombre. « C'était une sombre nuit d'orage.

– Oui, il pleut des cordes», répondit-il sottement, gêné par l'étrange inflexion de sa voix (et s'apercevant trop tard qu'elle avait dû faire une citation). Il avait attrapé son chapeau et battu en retraite entre les étagères, tel un domestique surpris en train de papoter avec les invités du salon. Quand il réapparut vingt minutes plus tard, elle n'était plus là. Il fut surpris de ce qu'il éprouva alors : une déception mâtinée d'une délicieuse allégresse qui lui était encore inconnue.

Alors qu'il descendait Broadway, Elisha pensait encore à cette fille, qui ressemblait étrangement à la femme sur l'affiche Pepsi du métro, mais en plus jolie, avec une peau plus douce et un regard plus vif. Il ne remarqua pas les deux Noirs qui s'approchaient de lui. Le premier buvait au goulot d'une bouteille cachée dans un sac mouillé ; il la passa au second, qui se débrouilla pour en boire une gorgée sans lâcher le morceau de plastique recouvrant leurs têtes. Elisha enfouit le visage dans son manteau, comme un enfant qui croit devenir invisible en se mettant les mains devant les yeux.

Chez lui, on l'avait averti des dangers de cette jungle dans laquelle aucun Blanc, à moins d'être suicidaire, n'osait pénétrer. «C'est vrai, City College était autrefois "le Harvard du pauvre", gémissaient-ils, un refuge pour les petits juifs un peu futés exclus des universités prestigieuses. Mais aujourd'hui? Quelle personne

saine d'esprit choisirait d'aller là-bas ? Surtout un jeune homme en costume hassidique. »

Les deux types ne se trouvaient plus qu'à dix mètres d'Elisha et marchaient droit vers lui. Il chercha en tâtonnant son portefeuille.

« Qu'est-ce que tu fous par ici ? » demanda l'un des deux en lui barrant le passage. Il était plus âgé que ne l'avait cru Elisha, la cinquantaine bien tassée. « Personne devrait être dehors à s'balader par un temps pareil, tu crois pas ? »

– Nous non plus, d'ailleurs, dit le plus jeune. Mais qu'est-ce que ce rabbin fait dans le coin ? »

Bonne question, pensa Elisha. Une question que se posaient beaucoup de gens de sa connaissance.

Le plus âgé s'approcha d'Elisha. « J'ai pas entendu ta réponse, monsieur le rabbin.

– J'ai dit oui, je suis d'accord. Je ne devrais pas traîner dans le coin. »

Les doigts d'Elisha se crispèrent sur son parapluie. Il avait déjà subi la violence physique. L'invasion de la cour de récré par des hordes de jeunes Italiens du quartier voisin de Bensonhurst était un véritable rituel à Boro Park, qui se reproduisait chaque été. Le brigand le plus robuste pesait de tout son poids sur le plus chétif des garçons de la *yeshiva* : « Tou t'amouse bien, petit jouif ? » Et les petits juifs recroquevillés sur eux-mêmes capitulaient et rentraient chez eux, délestés de leur ter-

rain de jeux, de leur ballon de basket, et d'un ou deux vélos. Mais la terreur qui tordait à présent les boyaux d'Elisha était inédite. Il déglutit bruyamment pour réprimer le haut-le-cœur qui lui montait dans la gorge.

Le plus jeune des deux hommes tourna autour d'Elisha. « Pluies torrentielles ce soir, dit-il en imitant le débit saccadé d'un présentateur météo de la radio. T'es pas d'accord, Blanche-Neige? Sauf que ça, c'est pas de la neige blanche. On a droit à un blizzard noir.

– Un blizzard noir», répéta le plus vieux avant de rire aux éclats. Il sortit la bouteille du sac et la tendit à Elisha. « Tu grelottas, dit-il. Ça te réchauffera l'intérieur. »

Elisha déclina poliment son offre. Ils le laissèrent poursuivre son chemin.

Il se mit malgré tout à courir et trouva refuge devant le magasin le plus proche. Dans la vitrine, des mannequins étaient parés de chemises aux motifs psychédélics et de pantalons à rayures arc-en-ciel – l'uniforme ostentatoire de sa génération ostentatoire. Parviendrait-il seulement à tromper son monde, dans un déguisement pareil? Entre les traces de pluie sur la vitre, il distingua le col trempé de sa chemise blanche pointant de son costume noir. Il contempla les papillotes enroulées autour de ses oreilles. N'était-ce pas aussi un déguisement, désormais? Il savait ce qu'il devait faire. Il savait ce qu'il ferait. C'est la seule solution, se dit-il, pour apaiser le tremblement de sa

poitrine. Il ferma les yeux et sentit le vent violent lui fouetter le visage.

Il avait affirmé à son père qu'il resterait le même en allant à la fac, mais c'était faux. Les doutes de ses années de lycée, qu'il avait repoussés au plus profond de lui-même, ne lui laissaient désormais aucun répit. Ces derniers mois, il avait bombardé son père de questions sur la croyance religieuse, sur l'authenticité de la tradition juive – et comme toujours, son père esquivait ses interrogatoires, lui laissant une liberté d'enquête que jamais ses professeurs n'auraient autorisée. Mais même son père avait ses limites, et Elisha prenait soin de formuler ses objections sans dépasser les bornes. Et c'était sur ces bornes qu'il se tenait de plus en plus souvent.

Le shabbat suivant, à la *shul*, Elisha se pencha sur la question la plus déroutante à ses yeux : son oncle Shaya. En quoi croyait-il vraiment ? Comment pouvait-il parler avec tant de flamme des Saintes Écritures et, un paragraphe plus loin, discourir avec la même ardeur de la littérature et de la science ? Elisha avait déjà entendu son oncle pester contre les juifs fervents de leur entourage et leurs propos dépourvus d'esprit critique, et voilà qu'en ce shabbat matin, drapé comme tous les shabbat matins, dans son gigantesque *talith*, il priait avec la ferveur d'un hassid menant une vie de saint... Elisha regarda son oncle balancer les épaules de gauche

“ Ils avaient déjà pris place pour le Seder de la Pâque quand on sonna à la porte. Qui pouvait bien actionner la sonnette et violer les lois de ce jour de fête ? À cette heure-ci, certainement pas le facteur, et il était trop tard pour un vendeur d'encyclopédies. Cela n'étonna personne qu'Elisha se lève pour aller ouvrir la porte. Qui d'autre osait introduire dans son foyer sa vie extérieure, en cette soirée de Pessah ?

« Katrina ! »

Comme il le craignait, sa vie extérieure se tenait devant lui. ”

Fils d'un prestigieux rabbi hassidique de New York, Elisha est attiré par le savoir universel. Il s'inscrit à l'université où il fait la connaissance de Katrina, une étudiante non juive. Bientôt amoureux de la jeune fille, il est en proie à un terrible dilemme : poursuivre le message porté par la mystique et la philosophie hassidique, ou bien suivre la voie de l'université et faire sa vie avec Katrina. À travers l'histoire d'Elisha, le roman fait découvrir une autre vision du milieu juif ultra-orthodoxe, contraignant dans sa pratique, magique dans son message.

editionsdelantilope.fr

CNL
CENTRE
NATIONAL
DU LIVRE

ISBN : 979-10-95360-65-0



9 791095 360650

22,50 €

akadēm